

BUREAUX: RUE NAIN, 1

ABONNEMENTS:

ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 23 fr.; Un an, 41 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr. — L'abonnement continue, sauf avis contraire. ANNONCES: 20 centimes la ligne. RÉCLAMES: 25 centimes. — On traite à forfait.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GÉRANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, chez le gérant, rue Nain, 1; à Lille, chez M. Béghin, Libraire, rue Grande-Chaussée; à Paris, chez M. Havas, Laffitte-Bullier, 4, place de la Bourse; à Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 15, 7 02, 8 17, 9 47, 11 47, m., 12 24, 1 42, 3 39, 5 08, 6 45, 7 33, 8 32, 9 32, 11 11, n. Roubaix à Tourcoing-Bruxelles, 5 41, 7 15, 8 43, 10 17, 11 23, m., 1 19, 2 39, 4 58, 5 38, 8 13, 10 22, 11 35. Lille à Roubaix, 5 20, 6 55, 8 25, 9 55, 11 05, 12 57, 2 28, 4 40, 5 20, 6 55, 7 55, 9 05, 11 15. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 08, 6 53, 8 08, 9 44, 11 28, 12 45, 1 47, 3 37, 5 02, 6 06, 7 24, 8 23, 9 24, 11 02. Mons à Lille, 6 35, 7 50, 9 22, 11 40, 11 57, 3 13, 4 42, 5 49, 7 02, 9 00.

BOURSE DE PARIS	
DU 11 MAI	
3 0/0	59 55
4 1/2	85 25
Emprunts (5 0/0)	94 20
DU 12 MAI	
3 0/0	59 70
4 1/2	85 25
Emprunts (5 0/0)	94 45

ROUBAIX, 12 MAI 1874

BULLETIN DU JOUR

Nos correspondants de Versailles nous envoient aujourd'hui des renseignements sur les dispositions des divers groupes de la majorité; l'un d'eux nous dit:

On m'apprend que la droite vient de se réunir à Versailles, Hôtel des Réservoirs; il faut ajouter foi aux bruits qui circulent, il aurait été question dans cette réunion de la fin de non-recevoir opposée par le ministère à la demande qui lui avait été faite de présenter dès l'ouverture de la session la loi électorale municipale.

Le cabinet aurait formellement refusé de saisir la chambre de cette loi; ce refus a produit une vive impression sur tous les membres de la Droite, et si le ministère persistait dans sa manière de voir, un conflit pourrait bien sortir de là.

La Droite est fermement résolue de ne pas suivre le cabinet sur le terrain qu'il paraît vouloir choisir, et d'après les informations les plus accréditées, le vice-président du conseil devrait se résigner à perdre l'appui d'une bonne partie de la Droite, s'il maintenait sa résolution les optimistes espèrent encore que le cabinet, mieux inspiré jugera plus sagement la situation actuelle.

D'un autre côté on nous écrit:

« Au moment où l'Assemblée va se réunir, je suis heureux de vous apprendre que, suivant nos prévisions, l'horizon politique s'est sensiblement éclairci; tous les bruits de crise ministérielle, de dissolution, etc., ont disparu comme une ombre vaine et la session qui va s'ouvrir demain ne sera marquée par aucun incident mémorable, tout permet du moins de l'espérer.

Les membres les plus exaltés de l'extrême droite sont animés, dit-on, des dispositions les plus conciliantes et protestent de leur intention de prêter un concours dévoué au cabinet du duc de Broglie. Quelques personnes, ordinairement bien informées, attribuent cette nouvelle attitude à l'arrivée d'une lettre dans laquelle M. le comte de Chambord recommanderait à ses partisans de ne rien faire qui pût ébranler le ministère; on ajoute, et comme pour la nouvelle qui précède, je ne le répète que sous toutes réserves, que M. Laurentie, mécontent d'être ainsi désavoué après la campagne qu'il vient de faire, aurait quitté Paris et renoncera pour quelque temps à la politique.

Les dépêches républicaines et les avis carlistes sont d'accord pour constater que les troupes royales sont revenues aux environs de Bilbao. Concha et son armée sont dans la ville et ne peuvent en sortir « faute d'argent et faute de vivres » nous disent les télégrammes officiels. Le Monde dit que les Républicains ont essayé une sortie, mais qu'ils ont été repoussés dans la place avec de grandes pertes. Nous nous bor-

nerons à faire remarquer qu'il y a quelques jours, on nous annonçait de Madrid que l'armée de don Carlos était complètement dispersée.

Le suicide entradans nos mœurs; en ce temps où la politique est à la recherche des solutions, voici, dans toutes les classes de la société, des logiciens qui mettent du premier coup la main sur le plus décisif des définitifs: la mort! On est ministre et l'on s des ennuis, député et l'on éprouve des désagréments, financier et l'on a des chiffres qui s'alignent mal, lycéen et l'on a trop de boules noires à son examen, aussitôt le dernier sommeil, le sommeil qui ne finit pas s'offre comme une ressource exquise. Un mauvais moment à passer et v'lan! c'est fait! On passe derrière le voile que Werther voyait devant lui; on ne revient pas, voilà tout. C'est d'une simplicité élémentaire et c'est à la portée de tous; la rivière au besoin s'ouvre généreusement pour cette suprême hospitalité; mais les raffinés ont le pistolet, le poignard, la corde ou le poison.

Pour peu que le goût se propage encore, vous verrez qu'il s'y mêlera certaines élégances; le suicide prendra sa place dans le sport; peut-être même en viendra-t-on à inviter ses amis pour que toutes les convenances soient observées. Cette mort philosophique aura ses solennités. Ce sera très beau. L'humanité montrera ainsi jusqu'ou elle peut pousser le progrès.

Avant de vous effaroucher devant ces suppositions, veuillez considérer que si aujourd'hui le lecteur d'un journal ne trouvait pas à sa place accoutumée le contingent de suicides auquel il a droit il serait certainement désappointé. Il y a plus; le suicide simple, celui d'une fillette trépanée dans ses amours ou d'un jeune garçon désespéré ne suffit plus à l'appétit du lecteur; il lui faut des fêtes plus complètes et plus larges, une famille entière, par exemple, qui disparaît sous les coups du père assassin, lequel se tue sur tous ces cadavres, ou bien des couples, vieux ou jeunes, le mari et la femme, trouvés morts les mains jointes par une dernière étreinte, voilà ce qu'il nous faut. On dit: à la bonne heure! voilà des morts dignes d'attention.

De là à penser qu'après tout ce n'est pas une grosse affaire que de s'en aller de la vie et que ce départ ressemble aux autres et que lorsqu'on s'en va n'ayant plus rien à faire, il est vraiment inutile de songer au retour, il n'y a vraiment que l'épaisseur d'une toute petite réflexion. Et toute la question alors est de décider qu'elle clé on choisira pour ouvrir cette porte derrière laquelle nous croyons, nous, qu'on trouve l'éternité, mais que les sages de ce siècle voient béant: sur le vide.

Maintenant, si vous considérez que notre société roule sans direction, sans foi, sans loi, sans autre bien que l'intérêt matériel de l'individu; si vous constatez que tous les intérêts matériels sont en souffrance et que le ciel vide ne peut plus offrir une compensation à ces

misères; si enfin vous reconnaissez que rien n'est logique comme le rapide envasement du désespoir dans l'âme de l'homme esseulé, livré à lui-même et qui n'est relié à rien; il vous sera facile de comprendre pourquoi le suicide entre dans nos mœurs.

La corruption dont nous allons périr si quelque intervention providentielle ne nous vient en aide, se signale ici par un symptôme d'une cruelle évidence. Après avoir déserté la famille, la religion, la patrie, voici qu'on déserte la vie. Par le scepticisme violent, effronté, impudent, on en est venu à la lassitude, au dégoût; on ne songe pas même à combattre et on se réfugie dans la mort.

Contrairement au bruit répandu par quelques journaux, la Presse affirme qu'il n'est nullement question de la retraite de M. Magne.

M. le baron Philippe de Bourgoing vient d'adresser, aux électeurs de la Nièvre, une circulaire dont voici les principaux passages: « Ne voulant pas devoir vos suffrages à une profession de foi équivoque, je vous dis franchement: Mes convictions n'ont pas varié; je suis resté fidèle à l'Empire. Soumis aux lois de mon pays, je respecte les pouvoirs du maréchal de Mac-Mahon. Si je suis élu, je m'efforcerai de l'aider dans l'œuvre d'apaisement qu'il a entreprise; je ne violerai pas cette trêve dont son devoir et son honneur le constituent le loyal gardien et qui nous préparent à la fondation d'un gouvernement définitif. Mais quand l'heure sera venue de choisir ce gouvernement, je demanderai qu'on eu laisse le soin au pays librement et directement consulté. Je crois en effet, avec le Prince Impérial, que l'appui au peuple « c'est le salut, c'est le droit. » Si vous pensez comme moi, le présent appartient à l'héroïque soldat de Malakoff et de Magenta, mais que l'avenir n'appartient qu'à vous-mêmes, vous m'enverrez le dire, en votre nom, à l'Assemblée nationale. »

Par une dépêche adressée au journal l'Ordre, M. le baron Jérôme David affirme, contrairement au dire de l'Indépendance belge, qu'il était absent de Paris le 6 juillet 1870. Cette dépêche est ainsi conçue: — « J'affirme sur l'honneur que, le 6 juillet 1870, j'étais à Langon, dans la Gironde, depuis plusieurs jours. J'y ai appris avec surprise la déclaration du duc de Gramont au Corps législatif. Je suis rentré à Paris le 8 juillet. » Baron Jérôme David.

Voici le résultat du scrutin pour l'élection d'un conseiller général dans le canton de Douzill (Calvados). Electeurs inscrits, 2449; votants, 1734. M. David, maire de Pont-l'Évêque, conservateur, 934 voix. — M. Legoux, 781. Dans le canton de Châtillon-sur-Loing, M. Boyenval, conservateur, a été élu conseiller général, par 1695 voix contre 916 données à M. Bobille, républicain.

LETRE DE PARIS

Correspondance particulière du Journal de Roubaix

Paris, 11 mai 1874.

La gauche républicaine a cru devoir faire précéder sa rentrée à Versailles d'un manifeste destiné à démontrer que la monarchie n'est plus possible en France et que les lois

constitutionnelles qui vont être présentées seront faites et votées pour assurer la fondation de la République. Ce manifeste a été publié sous forme de discours, prononcé, hier, par M. Eugène Duclerc, comme président de la réunion de la gauche républicaine. Il est toujours très facile de triompher à huis-clos, loin de ses adversaires. Le président de la gauche républicaine s'est donc donné le plaisir, sans être exposé à aucune contradiction, de déclarer le principe monarchique irrévocablement déchu en France. Pour vous donner une idée de la force des arguments de M. Eugène Duclerc, il suffira de citer la phrase suivante:

« La Restauration est tombée parce qu'en elle le principe vital était épuisé. »

Le principe vital épuisé! sous un gouvernement où la France a possédé un mouvement intellectuel si fécond dans la politique, la religion, les lettres, les arts et les sciences! C'est précisément depuis la chute de la Restauration que le principe vital s'est épuisé dans notre pays, et la République n'a jamais servi qu'à précipiter notre décadence.

Le Président de la gauche républicaine s'exprime avec beaucoup de courtoisie sur la société légitimiste, mais il prétend que son influence politique est nulle. Au lendemain de la guerre dans laquelle les légitimistes ont fait si noblement et si courageusement leur devoir patriotique, n'avons-nous pas vu la France reconnaître et confier le mandat de la sauver précisément à ces légitimistes dont M. Eugène Duclerc prétend que l'influence politique est nulle.

Le président de la gauche républicaine commet également le plus étrange erreur quand il déclare que M. le comte de Chambord a le sentiment de son égale impuissance à se soumettre à la société moderne et à la soumettre. Ce sont là des lieux communs bons à décrire pour tromper ceux qui n'ont jamais lu une ligne des manifestes et des lettres de M. le comte de Chambord.

Pour mieux sauvegarder la société moderne, le président de la gauche républicaine invite le maréchal de Mac-Mahon à continuer la politique de M. Thiers; or, cette politique nous a conduits à la commune et ne peut que nous y ramener; voilà comment la République entend sauvegarder la société moderne!

Les républicains espagnols sont très embarrassés de leur victoire à Bilbao. Ils ne savent quel gouvernement organiser. Ils ne veulent plus d'un prince étranger; ils repoussent le prince Alphonse, fils de la reine Isabelle. Ils voudraient bien trouver un personnage qui serait, tout à la fois, roi démocratique et président républicain. Serano s'offre à être ce personnage, mais il rencontre des difficultés et de l'opposition. Il serait question aussi de la duchesse de Montpensier, et voici en quels termes le Journal des Débats dévoile cette nouvelle intrigue:

« Reine, la duchesse nous assure le concours intelligent du duc de Montpensier, son mari, un homme d'une haute capacité politique et administrative, qui connaît parfaitement l'Espagne, parle admirablement la langue du pays et possède une grande fortune qui dispenserait la nation d'une lourde liste civile et contribuerait à développer l'industrie, l'agriculture et le commerce par des encouragements habilement donnés et par une vive impulsion imprimée à toutes les ressources nationales. »

Le Journal de Florence publie un fait grave qui vient de se passer à Rome et qui prouve combien l'unité italienne est loin d'être solide.

Une députation, composée de tous les

hommes politiques du Piémont, environ 40 sénateurs, députés, anciens ministres et généraux, s'est présentée au ministère des finances, où elle a été reçue par le président du Conseil, par le ministre des travaux publics et par le ministre de l'agriculture et du commerce. Cette députation s'est présentée pour protester contre le transfert, à Milan, du siège de la direction des chemins de fer de la Haute-Italie, qui est à Turin. M. Minghetti a paru très embarrassé. Il a été obligé de recevoir, le lendemain, une autre députation composée de Milanais, venus pour combattre les prétentions des Piémontais. On voit donc l'ancienne rivalité subsister entre les anciens Etats violemment confondus dans l'unité factice de l'Italie. Le Journal de Florence dit avec raison: Les Piémontais, les Lombards et les Vénitiens ont beaucoup perdu, les Toscans ont beaucoup perdu, les Napolitains et les Siciliens n'ont pas gagné: ils sont conquis.

Comment s'étonner que tant d'intérêts froissés se dressent et demandent au pouvoir d'intervenir en leur faveur?

P.-S. — M. Buffet ne rencontrera aucun concurrent pour sa réélection comme président de l'Assemblée.

Il y aura un premier débat pour la mise à l'ordre du jour du projet de loi électorale et pour le renvoi du projet sur la Chambre haute à la commission de Tréte. Les adversaires de ce projet s'opposeraient au renvoi; on pense que le gouvernement déposera, vendredi prochain, la loi sur la chambre haute avec l'exposé des motifs dont la lecture sera très probablement réclamée.

On a répété le bruit que le gouvernement aurait décidé d'ajourner les lois constitutionnelles; j'ignore ce qu'il y a de fondé dans ce bruit.

ÉTRANGER

ESPAGNE. — Un correspondant carliste écrit de Durango, 4 mai 1874:

« Voici des nouvelles plus exactes et plus consolantes, sans doute, que celles répandues en France par la presse libérale. Si elle chante victoire, elle va trop vite en besogne. Le blocus de Bilbao est levé, c'est vrai; l'armée carliste a opéré un mouvement de retraite, c'est vrai; mais dans cette marche elle a révélé une telle force de cohésion qu'à l'encontre des déroutes qui désorganisent, on peut dire que cette marche en arrière a consolidé les forces royales.

« Je n'ose pas vous dire ce que je vois, vous ne voudriez pas le croire, et cependant cela est: jamais le moral des troupes n'a été meilleur, le soldat plus alerte, plus gai, plus confiant, les populations plus dévouées. Le Roi en est touché d'admiration. Il me contait tout à l'heure qu'au moment où la nouvelle de la retraite est arrivée, les juntes de Biscaye et de Navarre étaient réunies pour élire des députations. Leur premier mouvement fut d'aller à Sa Majesté lui offrir toutes les contributions et tous les hommes nécessaires.

« Je vous envoie l'ordre du jour du Roi aux troupes. Je n'ai pas le temps de vous le traduire; il a été accueilli ici avec un grand enthousiasme; jamais on n'eut franchise ni fierté plus royales.

« Voici, d'après les renseignements que j'ai recueillis à l'état-major général, les phases de la lutte. Je suis l'ordre chronologique:

« 27 avril. — Le soir, les républicains tentent sur la gauche des positions carlistes,

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 13 MAI 1874.

— 23 —

LE SERMENT DE MADELEINE

PAR CHARLES DESLYS.

XXI. — LE BOUT DE L'AN. — (Suite)

— Il avait donc remarqué l'expédition...

— Vaguement. Un homme de haute taille, a-t-il dit. C'était le soir et dans un bureau mal éclairé. Le prétendu Rimbaud avait le collet de son paletot relevé, un chapeau à larges bords rabattu sur ses yeux. A peine lui voyait-on le visage.

— Mais alors, comment le buraliste a-t-il pu déclarer que ce n'était aucun de ceux qu'on lui présentait?

— Ils sont petits. Des vieillards. Or, l'inconnu était grand, l'inconnu était jeune.

Madeleine eut un geste de découragement.

— Encore un espoir avorté! dit-elle.

— Attendez donc! reprit l'avocat. La justice, autant que nous, veut découvrir la vérité. Tous les bureaux de poste des départements circonvoisins ont reçu pour consigne, dès qu'ils enregistreront une nouvelle lettre chargée à l'adresse de Gaudoin, de remarquer l'expéditeur et d'en aviser aussitôt la direction générale. A Paris, la lettre sera saisie, le destinataire arrêté. Patience!

Le chiffre du dernier envoi, deux mille francs, se trouvait mentionné sur la suscription de l'enveloppe aux cinq cachets. Madeleine le fit observer à maître Raynal:

— Une grosse somme, dit-elle; il en aura peut-être pour longtemps!

— Qui sait! répliqua-t-il; c'est un joueur et nous avons déjà de ses nouvelles. Oh! oh! maintenant l'œil de la police ne le quittera plus. Il est à Hombourg, gagnant, perdant. Faites des vœux pour qu'il soit décaivé, nous ne tarderons pas à le revoir. A bientôt, Madeleine! Je vous tiendrai au courant. Vous restez quelques jours à Epinal, n'est-ce pas?

— Oui, répondit la veuve, mais nous devons d'abord aller à Vittel. C'est après-demain l'anniversaire de mon pauvre Jean... Il compte sur notre visite à tous les trois. J'irai chercher ma fille.

— A propos! fit Raynal, Labarthe a quelques communications à vous adresser... relativement à sa tutelle sans doute. Il m'a fait demander ce matin où l'on pourrait vous écrire... J'allais lui répondre... mais c'est inutile maintenant, puisqu'il vous verra. Embrassez de ma part ma mie Jeannette!

— Ah! soupira la mère, voilà bien longtemps qu'elle nous manque!... Et pas possible de partir avant demain matin! ni voiture, ni train de nuit! Elle, se retirait. Raynal, avec attention, lui serra la main:

Quelle volonté! que de fatigues! L'épuisement se lit sur vos traits... Votre main brûle la fièvre!... Oh! c'est trop!

— Bah! conclut-elle avec un sourire, quand nous aurons réussi, je me reposerai!...

Dans certaines contrées, en dehors des grandes lignes de chemins de fer, les voyages sont plus longs que par le passé.

Autrefois, d'Epinal à Vittel la patache nous conduisait, tant bien que mal, mais directement. Il faut aujourd'hui pour franchir ces quinze lieues prendre le train jusqu'à Chaunes; puis deux omnibus: le premier ne va que jusqu'à Mirecourt.

Pendant la saison des bains, ce service de correspondances est bien organisé, assez rapide. Mais le reste de l'année, c'est à n'en plus finir.

Madeleine, partie à 8 heures du matin, n'arriva que vers cinq heures du soir.

Ce ne fut pas sans quelque surprise qu'elle trouva sa maison ouverte, occupée par un locataire.

Alors seulement le souvenir lui revint que Labarthe, en sa qualité de tuteur, avait proposé, conseillé cette location, le jour du dernier adieu de la pauvre mère à sa fille. Puisque le chalet resterait vide, n'était-il pas raisonnable d'en tirer un revenu? Elle avait donné carte blanche au notaire, et sans doute une occasion s'était présentée. Cette communication, annoncée par Raynal à Ma-

deleine, devait avoir pour but de l'en avertir. Rien de plus simple; mais cependant son cœur se serra. Jean lui-même avait bâti la maison. C'était là qu'il était mort, là que les enfants avaient grandi, là qu'avant les revers tant de jours heureux s'étaient écoulés!

Un profond soupir s'exhala des lèvres de la veuve. Elle ne voulait pas même savoir qui maintenant habitait sa demeure et, sans faire acte de présence, elle rétrograda vers l'auberge.

Mais, sur le seuil, une voix l'arrêta: — Ou donc allez-vous, madame Michaud? Ce n'est pas là qu'il vous faut demander un asile.

En se retournant, Madeleine avait reconnu Mathurine, l'ancienne servante d'Anselme.

C'était une bonne et digne femme. En mainte occasion, elle avait fait preuve de sympathies envers la famille de l'accusé, protestant de son innocence. Elle en était convaincue.

— Ne vous souvient-il plus, poursuivait-elle, que vous avez ici une autre maison?

— Quelle maison? fit la veuve, étonnée.

— Eh!... répliqua Mathurine, celle à défaut mon maître... Oh! vous avez beau ne pas en vouloir, elle est à vos enfants, elle est à vous... M. Labarthe m'en a laissé la garde et je me suis promis, depuis qu'on a lové le chalet, que, le cas échéant, c'est là que vous descendriez, pas ailleurs!

Le premier mouvement de Madeleine

avait été de refuser. Franchir le seuil de cette maison fatale, elle, jamais! Tout son être en frémissait encore. Et cependant, comme frappée d'une inspiration, d'une résolution soudaine, elle répondit:

— J'accepte!

— A la bonne heure! s'écria Mathurine, en entraînant déjà Petit-Pierre.

— Pas encore! fit docement, tristement, la veuve. Il est un devoir sacré que je veux tout d'abord accomplir...

— Ah! oui... le cimetière!

Et comme Madeleine répondait par un signe affirmatif:

— Allez vite, alors! conclut la bonne femme, car la nuit tombe et la pluie menace. Moi, pendant ce temps-là, je préparerai le souper.

Dans le principe, la mère et le frère espéraient revoir Jeannette ce même soir; mais le voyage avait duré plus qu'ils ne supposaient. La distance jusqu'au bourg habité par Labarthe était de près de deux lieues. Pas de voiture. Il fallait s'y rendre à pied. Mauvais temps, mauvais chemin.

On n'arriverait que bien tard. Petit-Pierre dissimulait vainement sa lassitude. Madeleine elle-même se sentait brisée. Tout l'engageait à remettre au lendemain cette dernière étape.

— Soit! répondit-elle à Mathurine. Nous serons bientôt de retour... Merci!

En passant devant le presbytère elle y entra pour commander la messe du